

LA-CNRS-259

Personnalisation et Changements Sociaux

31

EFFETS IDÉOLOGIQUES DE LA FORMATION
CHEZ LES AGRICULTEURS.

G. LANNEAU

Professeur, Psychologie sociale
Université Toulouse-Le Mirail*Psychologie et Education*, No 3, 1985, p. 67-80.

MOTS CLÉS

Agriculture

Empirisme

Société paysanne

Associationnisme

Identité socioprofessionnelle

Traditionalisme

C.E.T.A

Idéologie

Rationalisme

C.U.M.A.

Formation initiale

RÉSUMÉ

Le changement, l'ouverture et l'information, ne se font pas au même rythme pour l'ensemble des membres de la société paysanne. Les privilégiés, bénéficiaires d'une formation initiale, fut-elle minime, disposent d'un avantage considérable pour rechercher, traiter et utiliser l'information en provenance de l'extérieur. Plus que par son contenu technique c'est par sa composante idéologique que cette formation s'est révélée déterminante. Les bénéficiaires ont ressenti plus que les autres leur appartenance à une société dépassant les limites étroites de la commune ou de la petite région. Ils ont d'eux-mêmes une nouvelle image, construite à partir de celles que leur ont renvoyées leurs maîtres, délégués par la société globale, et se situent de manière originale par rapport aux autres agriculteurs et à l'ensemble des producteurs à l'intérieur du système économique. C'est cette nouvelle manière de se percevoir dans un ensemble humain plus vaste qui permet de rendre compte de leur réceptivité aux idées véhiculées par la société. Ainsi, le fossé s'élargit entre eux et ceux qui n'ont pas eu ce privilège.

EFFETS IDÉOLOGIQUES DE LA FORMATION CHEZ LES AGRICULTEURS.

Nous présentons ici les résultats d'une enquête effectuée auprès de 557 agriculteurs de la région MIDI-PYRÉNÉES dans les années 1971-73.

Avant que les paysans ne transforment leur mode de vie et n'adoptent progressivement les normes, les valeurs et le type de rationalité du système capitaliste, les informations en provenance de l'extérieur étaient filtrées et interprétées de manière spécifique : on ne retenait que ce qui était en accord avec les conditions de vie, les projets, on ne conservait que ce qui était nécessaire à l'existence du groupe. Les informations susceptibles de constituer un danger pour l'identité sociale étaient ignorées ou rejetées et, lorsqu'elles réussissaient à franchir les barrages protecteurs, d'actifs processus de réinterprétation intervenaient pour éviter toute contamination jusqu'au moment où les idées nouvelles ne pouvant plus être assimilées par le stock d'informations du groupe compromettaient l'équilibre, ébranlaient l'édifice et menaçait de transformer le corps social dans ses fondations. Certes, les collectivités locales ne constituent pas des unités homogènes ; des informations qui laissent absolument insensible une partie de la population sont activement recherchées par certains pour de multiples raisons. Elles sont alors confrontées aux autres connaissances, stockées, intégrées dans des projets qu'elles contribuent à préciser, ou directement utilisées dans les stratégies de chacun. Ainsi pénètrent les idées nouvelles qui s'infiltrent dans les sociétés selon les lignes de moindre résistance et, empruntant des canaux privilégiés, parviennent selon certains processus à s'imposer à toute une population. La formation agricole, qu'elle soit initiale ou continue, dispensée par des enseignants ou des techniciens vulgarisateurs, constitue l'un de ces canaux. Nous nous proposons d'analyser comment elle réussit, malgré la conduite de détour qu'elle représente à se rendre crédible, auprès des agriculteurs jusqu'alors méfiants à l'égard de toute approche théorique.

Avec la généralisation du tracteur c'est toute l'idéologie du système qui pénètre dans les campagnes¹. L'agriculteur ne diffère plus fondamentalement du producteur citadin, comme lui, il utilise des machines, comme lui, il ne produit plus directement les éléments nécessaires à sa propre subsistance. Les échanges commerciaux se multiplient et avec eux les relations sociales. Il joue un nouveau rôle

¹ Déjà en 1958, H. MENDRAS écrivait : « Si économiquement parlant, la motorisation doit être freinée, elle est déjà un moyen de donner une mentalité économique à l'agriculteur ». *Les paysans et la modernisation de l'agriculture*, Paris, CNRS, 1958, p. 96. M. BODIGUEL précise que l'intégration de la composante idéologique lors d'une innovation technique est un facteur de réussite : « Le progrès se retourne contre celui qui adopte une technique sans saisir et accepter l'idéologie qu'elle véhicule. » *Les paysans face au progrès*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, p. 156.

dans la société globale, il entretient avec elle de nouveaux types de relations qui ne sont plus médiatisées comme avant par les notables traditionnels. Les sociétés locales secrètent leurs propres médiateurs plus ou moins complices des institutions officielles ; c'est d'ailleurs en raison de cette complicité que l'interaction est rendue possible, chacun y trouvant son compte "*l'institution qui affirme sa présence, la population qui l'interprète et l'utilise à des fins personnelles, son agent qui renforce son pouvoir*"².

Si l'agriculteur ne diffère plus fondamentalement dans son identité, des autres producteurs, il ne peut qu'accepter et rechercher activement des informations en provenance de la société globale. Il peut se comparer aux autres sans rechercher systématiquement à se valoriser puisqu'il n'a plus à "*rester fidèle à lui-même et à l'image que les autres ont de lui*"³. Il établit des comparaisons avec les agriculteurs les mieux pourvus, les mieux équipés, avec les citadins, les salariés⁴. Il emprunte aux uns les techniques de production, les modes de gestion et de commercialisation, aux autres le genre de vie et les actions revendicatrices. Il fait appel aux techniciens, apprend leur langage et adopte leurs méthodes. Il ressent le besoin de formation, technique d'abord puis économique et générale. Il adhère à des groupements d'étude, de réflexion et de vulgarisation. Ce n'est plus seulement « *l'aube des temps nouveaux* » mais l'irréversible entrée dans la modernité. C'en est fini de la collectivité locale close, autonome, avec ses canaux d'information et ses modes de régulation spécifiques, contrôlée par les notables pour ses relations avec l'extérieur. La société globale a délégué ses représentants qui interviennent au nom du progrès, du savoir, du rationalisme, de la modernisation, du bien être et enserré les paysans dans les mailles d'un réseau toujours plus dense.

1- Les collectivités locales incapables de satisfaire la soif d'information.

Les résultats de l'enquête confirment largement cette ouverture des agriculteurs sur le monde extérieur. Traditionnellement les techniques étaient directement apprises dans les pratiques quotidiennes, dans le contact direct avec les choses et la nature, dans la relation avec ceux qui détenaient une longue expérience et transmettaient leur sagesse, par l'intégration progressive de l'ensemble des valeurs qui fondaient et justifiaient ces techniques. Valeurs et techniques apparaissaient comme une totalité indissociable possédant une logique interne au-dessus de tout soupçon.

Peu d'agriculteurs expriment actuellement leur fidélité au passé en ce qui concerne les méthodes de travail et la façon de les acquérir et de les améliorer : 2 % à peine de notre échantillon disent ne se référer qu'à la sagesse des anciens pour "travailler comme il faut". Certes, la situation d'enquête accentue ce rejet du passé, mais ces résultats révèlent bien l'image que les agriculteurs donnent ou sont contraints de donner d'eux-mêmes. Ils ont bien intériorisé le système de valeurs

² BAUBION-BROYE, A., CASSAGNE, J.M., LANNEAU, G., Sujets et institutions : la fonction de notable dans la genèse des coopératives agricoles, HOMO (Le sujet et les institutions), *Annales de l'Université Toulouse-Le Mirail*, T. XIII, 977, fasc. 2, pp. 41-70.

³ MENDRAS, H. *La fin des paysans*, S.E.D.E.I.S, Paris, 1967, p. 18.

⁴ MEYNAUD, J. *La révolte paysanne*, Paris, Payot, 1963, 308 p.

LANNEAU, G., Aspects de la mutation psychosociologique des paysans français, *Sociologia Ruralis*, X,2, 1970, p. 120-142.

de la société englobante, ils sont amenés à exprimer la honte de leur culture. Si nous adjoignons à ces passésistes ceux qui pensent que discuter, échanger des idées avec les voisins constitue un bon moyen pour se perfectionner, nous atteignons alors 13 %. En définitive, c'est une très faible minorité qui puise directement et uniquement dans la collectivité locale ses connaissances et ses informations techniques.

Si le modèle endogène est très faiblement représenté, le modèle exogène lui, est très largement répandu : pour 82 % de l'échantillon les sources de la connaissance se situent hors des limites du territoire communal. Pour progresser dans les pratiques, il faut prévoir un temps qui sera consacré à la recherche d'informations nouvelles auprès de ceux qui les détiennent. *C'est cette rupture, cette mise à distance des pratiques, ce détour par le théorique, qui constitue l'une des caractéristiques de l'agriculteur moderne.* Il est nécessaire aujourd'hui, de se situer par rapport à un monde plus large, monde ambivalent par lequel on s'estime agressé et dans lequel on se sent concerné parce qu'il intervient de plus en plus directement sur le fonctionnement même des petites sociétés locales. Il est nécessaire de se comparer aux modèles extérieurs auxquels on aspire à ressembler au moins en partie.

Si 30 % des agriculteurs de l'échantillon ont bénéficié d'une formation professionnelle, rudimentaire ou supérieure, dispensée par l'État et des organismes professionnels ou privés, ils sont 60 % à regretter l'insuffisance de la formation reçue en école ou sur leur exploitation et 52 % à exprimer le souhait de se "perfectionner", surtout dans le domaine technique (38 %). *Pour répondre à cette insatisfaction, c'est à une véritable formation permanente, à divers niveaux, que s'engage une forte minorité : 43 % adhèrent à des C.E.T.A., à des C.I.V.A.M., ou des G.V.A..*

Ces observations expriment bien l'ouverture à l'information exogène. Les modèles ne résident plus dans l'environnement immédiat, ils proviennent de l'extérieur, de la société englobante. L'affirmation de telles références peut être interprétée comme un indicateur de l'appartenance à une société qui n'a plus de territoire géographique mais qui se définit par rapport à une idéologie, celle du modernisme, par rapport à un type de société, la société industrielle, par rapport à un mode de production capitaliste.

C'est l'une des valeurs fondamentales de la tradition qui est ici atteinte. La collectivité locale ne peut plus apporter de réponses satisfaisantes aux interrogations des agriculteurs parce que les besoins qui suscitent ces interrogations sont hors du registre des préoccupations de la tradition, parce que ce n'est plus la collectivité locale qui organise les stimuli maintenant d'origine extérieure... et ce n'est que de l'extérieur que peuvent provenir les réponses satisfaisantes.

Ce sont d'ailleurs ceux qui, ayant échappé pour un temps au contrôle de leur milieu d'origine, porteurs d'une nouvelle identité socioprofessionnelle de par la fréquentation d'un lycée ou d'une école d'agriculture, expriment plus que les autres, dans leur pratiques, leur insatisfaction à l'égard du système traditionnel et leur curiosité pour l'amélioration de leurs conditions d'existence. Leur double référence leur permet d'effectuer des comparaisons. La rupture amorcée avec leur propre milieu, le rejet ou le jugement ironique dont ils sont l'objet de la part des autres, les condamnent au succès ; ils se doivent de réussir pour reconquérir l'estime des autres et conserver celles des novateurs.

2 – Des agriculteurs privilégiés par leur formation.

Traçons rapidement le portrait de ceux qui ont reçu une formation professionnelle. Indiquons d'abord que si 30 % de notre échantillon déclare avoir suivi des cours de formation professionnelle dans le domaine agricole, les niveaux sont très divers : cours post-scolaires, sessions de formation dans les Maisons Familiales d'Apprentissage Rural, Lycées Agricoles, Brevet Professionnel Agricole, École d'Agriculture, Enseignement Supérieur, École d'Agronomie. Malgré cette grande diversité cette population présente une bonne homogénéité par rapport à l'ensemble des agriculteurs qui ont effectué leur apprentissage sur leur propre exploitation, dans la pratique quotidienne, sous la direction de leurs parents, dans le contact permanent avec la collectivité locale.

Ils se distinguent d'abord des autres par des caractéristiques objectives : leur jeunesse, l'importance de la superficie de leur exploitation, la richesse et la variété de leur équipement. Ils se spécialisent plus fréquemment que les autres, soit dans la céréaliculture, soit dans l'élevage des volailles. Ce sont là, déjà à la fois des facteurs de dynamisme et des indicateurs de l'intériorisation de l'idéologie moderniste.

Initialement mieux formés que les autres, ils accentuent leur avantage par une recherche active et diversifiée de l'information. Signalons d'abord qu'ils se situent très majoritairement sur les premiers échelons de notre échelle d'information (que nous ne reproduisons pas ici) et qu'ils expriment plus souvent que les autres leur insatisfaction à propos de leur propre formation qu'ils auraient souhaitée plus générale ou plus approfondie dans certains secteurs techniques et dans la gestion ou l'économie. C'est dans ces domaines que 75 % d'entre eux désireraient compléter leur formation initiale alors qu'ils ne sont que 42 % dans l'autre catégorie.

Troisième caractéristique qui les distingue nettement, c'est la pratique active de l'associationnisme. La période de rupture avec la collectivité locale lors de leur formation, les contacts avec les enseignants, les spécialistes, les ingénieurs, les chercheurs, avec leurs condisciples, sont probablement à l'origine de leur ouverture sur autrui et de la recherche d'activité en groupe. Ils sont proportionnellement plus nombreux à avoir recours à la copropriété et à la C.U.M.A. pour compléter leur équipement. Ils adhèrent volontiers à des groupes d'études, C.V.A., C.I.V.A.M. et surtout C.E.T.A. et leurs attentes à l'égard des activités de ces groupements sont nettement mieux affirmées que celles des autres adhérents. Le taux de syndicalisation est significativement plus élevé que ceux qui n'ont pas reçu de formation initiale et ils participent beaucoup plus régulièrement qu'eux aux diverses réunions organisées par les coopératives. En définitive, le groupe est pour eux un moyen permettant de résoudre les problèmes techniques, économiques et sociaux.

Quatrième caractéristique de cette catégorie d'agriculteurs : l'optimisme, la confiance en l'avenir. Nous n'avons pas posé de question directement relative à l'optimisme mais nous avons pris comme indicateur de ce sentiment la façon d'envisager l'avenir des enfants. Souhaiter pour eux la profession que l'on exerce c'est affirmer son attachement à cette profession, c'est exprimer les satisfactions éprouvées et l'espoir d'y réussir encore, c'est dire sa foi en l'avenir, c'est exprimer le désir de perpétuer son œuvre et de se perpétuer à travers elle, c'est valori-

ser le travail que l'on exerce, c'est en définitive, valoriser sa propre image. 80 % souhaitent qu'un de leurs enfants prenne un jour leur succession alors qu'on n'en retrouve que 43 % dans l'autre catégorie. Nous ne prétendons pas voir là une relation de cause à effet : nous constatons une corrélation. Dans le souhait de succession interviennent d'autres facteurs, parmi lesquels, notamment, la taille de l'exploitation. La liaison entre la taille de l'exploitation et le désir de succession n'est pas aussi forte que celle que nous avons signalée. Si 78 % des agriculteurs bien pourvus voudraient que la propriété soit reprise par un enfant, 60 % des autres expriment un vœu identique. Nous avons présenté la question sous d'autres nuances : souhaitez-vous que vos enfants soient agriculteurs, raison de ce souhait, et nous obtenons des corrélations au même seuil de signification avec des différences de pourcentages approximativement du même ordre de grandeur. Majoritairement, ceux qui ont bénéficié d'une formation indiquent : "*pour continuer mon œuvre*", "*c'est un travail plus agréable que celui qu'on peut effectuer en ville*", "*si ça lui plaît, ça me ferait plaisir*"; alors qu'une très forte majorité des autres insiste sur la pénibilité, la dureté, les difficultés du métier, la mauvaise rentabilité et acceptent avec regret que leurs enfants soient agriculteurs : "*s'ils ne sont pas capables de faire autre chose*". Opinions révélatrices de l'état d'esprit de ceux qui les expriment à l'égard de leur profession et, à travers elle, de l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Alors que les premiers s'identifient à leur métier, source de satisfactions qu'ils utilisent pour se réaliser, les autres le subissent comme un état auquel ils n'ont jamais pu échapper et s'y résignent avec un amer fatalisme.

3 – Formation, information et éclatement des collectivités locales.

Rupture, éclatement des collectivités locales ? C'est ce que suggérerait déjà cette rapide approche de l'accès à l'information en fonction du type de formation initiale. Accentuation des clivages observés et regrettés par de nombreux sociologues.

Paradoxalement, l'information était mieux assurée – entendons par là mieux adaptée, respectant les structures sociales – dans les sociétés paysannes qu'elle ne l'est aujourd'hui, à ceci près que les relais utilisaient leur position et leur rôle pour renforcer leur pouvoir, aussi bien externe qu'interne⁵. Réseaux et modes de communication renforçaient la structure sociale établie qu'ils contribuaient à perpétuer. Dans les sociétés rurales actuelles, ne peuvent utiliser efficacement l'information que ceux qui ont subi l'empreinte de la société externe, en ont assimilé le langage, les modes de pensée, l'idéologie, les méthodes et les perspectives. Les agriculteurs ayant bénéficié d'une formation initiale et qui pour cela ont dû rompre au moins provisoirement avec leur origine, qui se sont mis à distance de leur milieu, physiquement, socialement, intellectuellement et affectivement répondent à cette définition. Porteurs de nouvelles références acquises lors de leurs contacts avec des enseignants, des spécialistes, des ingénieurs, des chercheurs, ils modifient avec leurs condisciples l'image d'eux-mêmes et s'ouvrent sur les stimuli du monde extérieur. On peut penser que, revenus chez eux, ils seront perçus dif-

⁵ « L'essentiel de son pouvoir naît de sa position marginale et de sa capacité de jouer de son rôle de médiateur pour renforcer l'un par l'autre son pouvoir interne et son pouvoir externe » MENDRAS, H, Schéma de la paysannerie, in *Sociétés paysannes ou lutte de classes au village*, sous la Dn de Jolivet, M. et Mendras, H., T. 2, Paris, Colin, 1974, p. 34.

férents et se percevront eux-mêmes différents... ce qui peut être à l'origine d'un malaise qu'ils faut dissiper en se valorisant soit en accentuant l'originalité, soit en s'appuyant sur ses semblables dont on attend reconnaissance et approbation, soit en essayant de provoquer chez les autres un changement d'attitudes sinon d'identité. C'est ainsi qu'on pourrait interpréter leur pratique active de l'associationnisme. Nous pensons qu'effectivement le groupe est pour eux un moyen permettant de résoudre non seulement les problèmes techniques, économiques, mais aussi sociaux et affectifs et que dans ce cas, la fonction expressive est tout aussi importante que la fonction instrumentale.

Le changement, l'ouverture à l'information, ne se font pas au même rythme pour l'ensemble des membres de la société paysanne. Les privilégiés bénéficiaires d'une formation initiale, fut-elle minime, disposent d'un avantage considérable pour rechercher, traiter et utiliser l'information en provenance de l'extérieur. Plus que par son contenu technique, c'est par sa composante idéologique que cette formation s'est révélée déterminante. Les bénéficiaires ont ressenti plus que les autres leur appartenance à une société dépassant les limites étroites de la commune ou de la petite région. Ils ont d'eux-mêmes une nouvelle image, construite à partir de celles que leur ont renvoyées leurs maîtres, délégués par la société globale, et se situent de manière originale par rapport aux autres agriculteurs et à l'ensemble des producteurs à l'intérieur du système économique. C'est cette nouvelle manière de se percevoir dans un ensemble humain plus vaste qui permet de rendre compte de leur réceptivité aux idées véhiculées par la société. Ainsi, le fossé s'élargit entre eux et ceux qui n'ont pas eu ce privilège. Les groupes institutionnalisés sont là pour se substituer aux modes informels de régulation mais certains d'entre eux contribuent à accentuer l'écart.

Précisons en indiquant qu'une "analyse hiérarchique" des moyens d'information utilisés par les agriculteurs permet de distinguer trois grandes catégories d'agriculteurs :

- ceux qui, menacés dans leurs conditions d'existence, mais dans l'incapacité d'effectuer un projet à long ou moyen terme résolvent les problèmes au jour le jour, limitent l'entrée de toute information qui pourrait les déranger en leur rappelant leur infériorité. Ils savent pertinemment qu'ils n'auront ni les moyens financiers, ni les capacités intellectuelles, ni les connaissances techniques pour les utiliser correctement.
- ceux qui, dans le prolongement direct du traditionalisme s'en tiennent à l'empirisme, affirment dans leur quête d'information le primat du savoir-faire et cherchent dans leur environnement proche des preuves irréfutables, directement visibles, avant de s'engager sur une voie nouvelle.
- ceux qui enfin, sur des exploitations en expansion, acquis à l'idéologie du progrès et du modernisme, expriment la nécessité d'un savoir, pratiquent le détour par le théorique, sont à l'affût des informations et affirment le rationalisme dans leurs conduites professionnelles.

4 – Les facteurs objectifs de l'inégalité dans la répartition de l'information.

Ce sont les agriculteurs jeunes, disposant d'une superficie moyenne, les mieux équipés, qui sont plus sensibles à l'information que les autres. Eux-mêmes ou leurs parents ont déjà fait figure de novateurs puisque le tracteur a été introduit sur

leur exploitation avant la phase de généralisation. Ils se sentent donc à l'aise dans l'exercice de leur profession, ne perçoivent pas de menace proche et peuvent envisager l'avenir avec confiance. Ils sont conscients de leurs avantages par rapport aux autres et désireux de les conserver, d'améliorer leur position, ils recherchent toute information susceptible d'accroître l'efficacité de leur travail. Leur aisance, leur confiance les rendent aptes, aussi bien économiquement que psychologiquement à s'ouvrir à de multiples influences, à élaborer des projets au moins à moyen terme. Ils y parviennent d'autant mieux qu'ils maîtrisent à divers degrés les instruments théoriques puisqu'ils ont bénéficié d'une formation professionnelle qui leur a permis d'intérioriser les notions de rentabilité, l'idéologie du progrès et du modernisme. S'ils n'ont pas entièrement rompu avec la tradition, ils sont porteurs d'une nouvelle identité, ils ont une autre image d'eux-mêmes qui n'est plus celle du paysan mais de l'exploitant agricole et pour certains, de l'entrepreneur soucieux de maîtriser parfaitement son instrument de travail et de le défendre en participant à l'organisation syndicale de la profession. L'exploitation agricole est pour eux un instrument de travail qu'il faut rentabiliser au maximum et dont il faut accroître la productivité : la comptabilité devient alors un moyen de faire périodiquement le point, d'évaluer l'efficacité de leur travail, de s'interroger et de corriger les pratiques.

En opposition, les agriculteurs plus âgés, disposant d'une superficie moindre, relativement peu équipés, ayant probablement connu des difficultés lors de leurs tentatives d'adaptation aux exigences de l'agriculture moderne, se montrent peu actifs dans la recherche de l'information. Ils n'ont pas bénéficié comme les précédents d'une formation initiale qui leur aurait permis de maîtriser le langage des spécialistes et ce handicap les gêne dans les relations qu'ils pourraient établir avec l'environnement technique. Plutôt que d'avouer leur maladresse à manier des idées, des théories, ils se réfèrent aux pratiques qui leur ont fourni des preuves de leur validité. Condamnés par la société, ils ont intériorisé leur infériorité et limité leur ambition ; ils se sentent hors compétition, se réfugient dans le passé en valorisant les qualités traditionnelles des paysans et continuent à travailler du mieux qu'ils peuvent en attendant une retraite qui les contraindra à céder leurs terres à de jeunes exploitants plus confiants.

5 - Des stratégies diversifiées, des choix éclectiques.

Nous avons décelé, à travers l'analyse des données⁶ deux grandes dimensions permettant de rendre compte de la diversité des conduites des agriculteurs relatives au recueil et au traitement de l'information : empirisme et rationalisme. Ces dimensions constituant l'armature d'une multiplicité de stratégies utilisées en fonction de la situation particulière de chacun. On ne les décèle à l'état pur que chez une petite minorité et interviennent à titre de composantes dans la plupart des cas, et ce fait mérite d'être signalé pour comprendre toute la souplesse des conduites. Indiquons également qu'il n'y a pas d'opposition radicale entre les deux dimensions. Si l'empirisme se manifeste d'abord par le primat du concret,

⁶ Pour traiter ces données, nous avons mis au point l'Analyse Hiérarchique Multidimensionnelle que nous ne présentons pas ici.

cette référence au concret n'est pas absente chez les rationalistes puisque la dialectique abstrait/concret ou théorie/pratique constitue la base même de leur démarche. L'analyse ne nous permet pas de conclure que cette dialectique soit absente chez les empiristes : nous pensons qu'elle se manifeste différemment et nous pouvons affirmer qu'ils n'utilisent pas les mêmes instruments que les rationalistes pour recueillir l'information et pour établir des relations, qu'ils ne sont pas sensibles aux mêmes faits, aux mêmes arguments, aux mêmes types de raisonnements. L'observation directe de la preuve sur le terrain est indispensable pour juger une tentative, une expérience alors que les autres, habitués à la démarche expérimentale, au raisonnement, familiarisés au langage des techniciens qu'ils savent décoder et juger, acceptent les explications d'un conférencier ou les écrits d'un spécialiste, quittes ensuite à compléter sur le terrain leur information pour la rendre opérationnelle. Alors que les empiristes adoptent un type de raisonnement proche de l'induction (des faits à la généralisation, du concret à l'abstrait) les rationalistes ont, de par leur formation, accès à un raisonnement de type déductif. Peut-on dans ces conditions parler de rupture, de coupure, de divorce entre deux catégories d'agriculteurs ? Pas aussi nettement que certains le prétendent et le regrettent. La référence aux conduites traditionnelles reste très forte puisque l'analyse hiérarchique multidimensionnelle fait apparaître que 85 % des agriculteurs sont marqués par l'empirisme ; non pas qu'ils soient fermés au rationalisme mais ils accommodent ce rationalisme à leurs conditions de travail, à leur mode de vie... et l'on peut déceler chez 73 % l'influence des deux démarches. Ce n'est pas le refus de la modernisation, ce n'est pas non plus l'engagement inconditionnel et irréfléchi dans le changement, c'est une ouverture progressive et prudente aux sollicitations de l'environnement ; c'est aussi une résistance pour préserver les acquis, pour protéger une identité que l'on sent confusément menacée, pour ménager l'avenir.

Les empiristes sont sensibles à l'information directement issue des faits et à celle qui est personnalisée par des relais facilement identifiables dans le contexte social. Les rationalistes recherchent l'information de manière privilégiée dans la presse spécialisée et complémentarément auprès de techniciens et d'agriculteurs novateurs situés dans des contextes très différents. En définitive, les deux dimensions peuvent être caractérisées à partir d'une triple opposition : Parlé/écrit-Concret/Abstrait- Informations endogènes/Informations exogènes. L'empirisme se manifeste par le passage progressif à l'abstraction alors que les rationalistes y ont directement accès non en vertu de quelque capacité mystérieuse mais de par la formation qu'ils ont reçue hors de la collectivité locale. Tout se passe comme si ce n'est que lorsque les agriculteurs ont pris conscience de l'intérêt, de la valeur d'une technique qu'ils mobilisent leur attention et leurs capacités intellectuelles pour rechercher d'autres informations utilisant des canaux qui leur étaient jusque là étrangers. Pour peu que les techniciens sachent les écouter et répondre à leurs demandes, ils s'aperçoivent que le langage des spécialistes n'est pas aussi hermétique qu'ils le craignaient. Le sentiment d'infériorité s'atténue, les stimulations de la société englobante n'étant plus perçues comme menaçantes, la réceptivité à leur égard s'accroît.

En fait, « nos » empiristes se caractérisent par la nécessité d'une médiation et d'une personnalisation de l'information. Nous retrouvons ici les conclusions de M. Bodiguel : *"L'information générale atteint directement chacun des individus concernés, mais elle n'entraîne pas l'adhésion ; pour être suivie, l'information*

*doit être médiatisée, en d'autres termes pour qu'une donnée économique s'intègre au groupe des agriculteurs il faut qu'elle soit admise successivement par un certain nombre d'individus bien définis pour atteindre à la fin l'ensemble des exploitants*⁷. Nous précisons, au terme de l'analyse, qu'il est nécessaire de mettre en œuvre des procédures psychologiques pour rendre l'information efficiente auprès des empiristes alors que les rationalistes déjà formés à l'abstraction avant l'entrée dans la profession, cette médiation n'est plus nécessaire ; ils ont accès d'emblée à l'information épurée parce qu'ils ont acquis les instruments intellectuels qui leur permettent de la traiter directement et de la transposer à leur situation. Et cependant... combien d'agriculteurs informés, rationalistes, trouverions-nous qui aient osé innover dans l'isolement ! Une analyse précise mettrait en évidence l'influence d'un groupe de soutien, de discussions préalables avec des techniciens au sein d'une C.E.T.A. formel ou informel. S'il y a bien spécificité des deux démarches, l'opposition s'atténue entre empirisme et rationalisme et l'on peut en voir la preuve dans le fait que la grande majorité des agriculteurs, loin de percevoir l'opposition des deux démarches les utilisent de manière complémentaire puisqu'ils se réfèrent aux deux selon les circonstances, qu'ils empruntent aussi bien au courant novateur dont ils perçoivent les avantages ou dont ils ressentent la nécessité pour survivre, qu'au courant traditionnel dont ils portent l'empreinte.

CONCLUSION

C'est avec l'accord, sinon l'encouragement de leur milieu d'origine que certains jeunes agriculteurs sont amenés à acquérir un autre mode de pensée caractérisé par le détour théorique au cours de leur formation initiale. Ils ressentent les attentes plus ou moins clairement formulées, explicites ou implicites, même si un certain scepticisme est affiché à l'égard des aspects théoriques de la formation. Un tel contexte les prépare à intérioriser les systèmes de références proposés par les théoriciens, les techniciens. Cette intériorisation est facilitée par le fait que la période de formation s'accompagne d'une rupture avec la collectivité locale. À leur entrée dans la vie professionnelle ils cultivent leur déviance par rapport à la majorité en adhérant à des groupes acquis aux idées nouvelles grâce auxquels ils rendent leurs connaissances opérationnelles, perfectionnent leurs pratiques et justifient leur image de novateurs. C'est avec l'appui de ces groupements que d'autres, insatisfaits de leur situation et séduits par la réussite de ceux auxquels ils ont pu s'identifier au moins en partie s'engageront dans le rationalisme en se familiarisant progressivement avec les techniciens et leur langage. Les uns et les autres jugent du bien fondé de l'innovation par des arguments économiques, techniques, traditionnellement établis, mais ne l'adoptent qu'après s'être plus complètement informés par des contacts directs avec ceux qui l'ont déjà expérimentée. Ils peuvent ainsi apprécier les possibilités d'adoption et de transposition dans leur propre contexte.

À l'autre extrémité, les empiristes : ils diffèrent trop radicalement des techniciens par leur langage, leurs habitudes, leur mode d'acquisition des pratiques, leur façon de penser pour qu'ils acceptent directement suggestions et conseils. Sensibles à la preuve concrète et directe, c'est d'abord chez d'autres agriculteurs dans

⁷ BODIGUEL, M., *Les paysans face au progrès*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, 1975, p. 98.

lesquels ils peuvent se reconnaître qu'ils observent les nouveautés. C'est avec leur appui qu'ils entrent dans la voie du changement et que progressivement ils deviennent sensibles à l'abstraction.

Nous serions en présence de deux modes de pensée fondés sur une double opposition. Alors que les soutiens sociaux sont recherchés hors de la collectivité locale chez les rationalistes, c'est en son sein que les empiristes le trouvent. Alors que le recours à la preuve concrète a une fonction de stimulation pour la recherche d'informations complémentaires chez les empiristes, il constitue le dernier moment de la démarche, celui de la totalisation, chez les rationalistes qui s'y réfèrent pour maîtriser l'ensemble des facteurs avant le passage à l'acte, avant la réalisation effective. Méthode globale chez les uns, méthode analytique chez les autres.

Deux démarches opposées, apparemment contradictoires et exclusives mais qui ne le sont ni par nature ni par essence puisque la grande majorité des agriculteurs a recours à des pratiques originales beaucoup plus souples mettant en œuvre des méthodes mixtes empruntant de manière spécifique les caractéristiques des deux dimensions. Méthodes mixtes utilisant à la fois les informations en provenance de la société globale et de la collectivité locale, prenant appui sur l'une et sur l'autre, combinant l'observation directe, la preuve immédiate et la conduite de détour. Démarche très souple permettant à chacun d'utiliser les canaux d'information en fonction de son passé, de sa situation actuelle et des possibilités locales. Démarche dans laquelle chacun peut se reconnaître, ce qui évite les frais d'une rupture avec le cadre social d'origine pour s'engager dans le changement et à partir de laquelle il serait possible d'élaborer une pédagogie du développement.⁸

⁸ Le mouvement Jaciste avait découvert empiriquement cette méthode qu'il exprimait ainsi dans ces principes : « Voir, juger, agir » et plus récemment « Analyse, projet, actions ».

La présentation que fait Paul Houée de cette pédagogie exprime bien les caractéristiques de ce que nous appelons ici méthodes mixtes : « Cette référence constante à l'expérience vécue, aux centres d'intérêts et aux activités de participants est toujours effectuée dans un souci d'éducation totale qui restitue chaque aspect ou approche de la réalité dans une perspective globale. Une fois bien enracinée, l'analyse fait appel aux méthodes plus rigoureuses et aux concepts scientifiques, afin de transformer ces impressions vécues et ces témoignages et analyses objectives qui dévoilent l'enchaînement des effets et des causes, éclairent une situation et permettent la prévision. » HOUÉE, P., *Les étapes du développement rural*, Éd. Ouvrières, Paris, 1972, p. 10.

BIBLIOGRAPHIE

BAUBION-BROYE, A., CASSAGNE, J.M., LANNEAU, G., Sujets et institutions : la fonction de notable dans la genèse des coopératives agricoles, HOMO (Le sujet et les institutions), *Annales de l'Université Toulouse-Le Mirail*, T. XIII, 977, fasc. 2, pp. 41-70.

BODIGUEL, M. *Les paysans face au progrès*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.

HOUÉE, P., *Les étapes du développement rural*, Éd. Ouvrières, Paris, 1972.

LANNEAU, G., Aspects de la mutation psychosociologique des paysans français, *Sociologia Ruralis*, X,2, 1970, p. 120-142.

MENDRAS, H. *Les paysans et la modernisation de l'agriculture*, Paris, CNRS, 1958.

MENDRAS, H. *La fin des paysans*, S.E.D.E.I.S, Paris, 1967.

MENDRAS, H, Schéma de la paysannerie, in *Sociétés paysannes ou lutte de classes au village*, sous la Dn de Jolivet, M. et Mendras, H., T. 2, Paris, Colin, 1974.

MEYNAUD, J. *La révolte paysanne*, Paris, Payot, 1963.